Lettres à l'émilie

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[90] (2002)**

Heft 1463

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

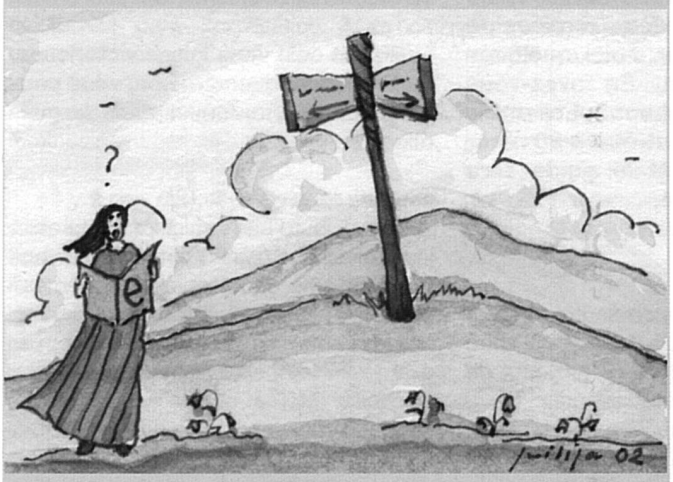
Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Françoise Augsburger
Lausanne

Bonjour *l'émiliE*,

La lecture de vos derniers numéros m'a comme de coutume passionnée. Je voudrais réagir par rapport à une lettre de lectrice qui vous demande d'être moins défaitistes et larmoyantes. Sans forcément approuver cette opinion au sujet de votre journal, je dois lui donner en partie raison. Le féminisme évoqué dans *l'émiliE* a quelque chose en commun avec la sociologie critique de Pierre Bourdieu : il dénonce la domination. Mais comme cette sociologie, il flirte avec un travers : l'incapacité à penser le changement. Ce qui lui donne un côté déprimant. Certes, la réalité est brutale et ce n'est pas en la montrant en clair-obscur qu'on parviendra à la dénoncer. Mais au-delà, quand on critique, pour être constructif, il faut aussi montrer la voie (une voie, quelle qu'elle soit) et proposer des solutions, des comportements, des réponses, mettre en avant des aspects pratiques. Un journal, c'est aussi cela : montrer la voie. Et ce type d'attitude le rend non seulement plus attractif pour ses lecteurs et lectrices qui y puiseront des sources d'inspiration pour aborder le changement mais lui donne aussi la force d'être une arme, un outil de changement, un précurseur d'idées. Enfin, dernier avantage d'une attitude qui propose des solutions: cela lance le débat. Car sur les constats, on est presque toujours tous d'accord, mais sur les solutions à apporter, chacun a son avis. Certes, les journalistes tentent d'être objectifs et de différencier les faits des idées, mais un organe de presse féministe n'a pas à se plier à cette exigence et il peut, il doit se montrer plus incisif pour imaginer un monde meilleur, être plus directif pour évoquer un avenir plus «drôle».



EMILIJA KARAMATA

Anne Marie Kunzler
Rolle

J'ai beaucoup apprécié le numéro de mars, que je viens seulement de lire, l'ayant enseveli dans une pile d'autres papiers. Mère de deux fils qui travaillent à mi-temps, par choix, pour que leur compagne ait elle aussi une activité en dehors du foyer, et qui s'investissent avec plaisir dans les soins aux enfants, et dans les tâches matérielles, je ne peux qu'apprécier le dossier sur les pères. Je souhaiterais seulement que son contenu ait une plus large diffusion : *La Tribune*, ou *Le Temps* ont-ils parlé de la thèse de France Frascarolo ?

Là où je suis un peu «sur mes pattes de derrière», c'est face à votre page sur l'Eglise et les femmes. Le chapeau qui précède les deux points de vue utilise trois fois le terme «Eglise», comme s'il n'y en avait qu'une. Et l'article de madame A. Meier montre qu'elle s'en prend surtout à l'Eglise catholique romaine. J'appartiens à une autre, l'Eglise Protestante de Genève, dont la présidente, de mai 1991 à l'été 1999, était une femme, Mme N. Fatio, qui avait auparavant siégé sept ans dans son exécutif. J'en fais moi-même partie actuellement, et n'ai nullement l'impression d'y être la femme-alibi. Plus anciennement, une autre femme, Mme N. Fischer, avait elle aussi été présidente. Et vous savez sûrement, car les médias ont abondamment parlé d'elle - mieux encore, l'ont fait parler - que c'est une femme, Mme I. Graesslé, qui a la charge de conduire la Compagnie des pasteur-e-s et des diacres. Tous ces détails sont peut-être fastidieux, et ne visent pas à dire «nous sommes les meilleur-es» ! Mais à vous demander d'être, comme rédactrice en chef, toujours attentive aux précisions.

Francis Paroz
Montreux

J'ai toujours été féministe et, à l'occasion, cela m'a coûté bien cher. Je me suis abonné à ce journal pensant y trouver des témoignages sur la défense de la santé car j'édite un bulletin sur le sujet et les trois-quarts de mes abonnés sont des femmes. Ca viendra ! Autre sujet : «Faut-il promouvoir les femmes au sein de l'Eglise ?». OK pour la pasteure. Mais la position de l'autre personne est plus qu'équivoque. Pourquoi sa référence aux Juifs ? «C'est comme si les Juifs revendiquaient leur promotion dans les groupes d'extrême droite.» Ca, c'est inadmissible parce que le sionisme israélien est une forme de nazisme. Israël n'est-il pas un Etat théocratique ? Donc autoritaire et totalitaire. Quarante mille chrétiens y vivaient au début de l'Etat sioniste, aujourd'hui, ils ne sont plus que dix mille. Le choix de votre collaboratrice est malheureux. (...)